

## Entre la tendresse et l'incertitude

### *Fool For Love*

Maurice Tourigny

---

Number 27, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22020ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Tourigny, M. (1986). Review of [Entre la tendresse et l'incertitude / *Fool For Love*]. *24 images*, (27), 37–38.

# FOOL FOR LOVE

## Entre la tendresse et l'incertitude

Maurice Tourigny

**L**e Sud-Ouest américain. Survol du désert puis au beau milieu de cette étendue aride et sans limite, quelques cabanes de stuc pastel décorées de néons roses et disposées en cercle: El Royale Motel. Un lent travelling vers la terre ferme nous conduit au bord d'un tas de ferraille où un vieil homme en guenilles joue de l'harmonica; un mouvement inverse nous ramène dans les airs au-dessus d'une autoroute.

Cette première séquence pourrait presque résumer *Fool for Love* en entier: une plongée dans un endroit perdu pour observer des êtres se débattre contre les encombrants vestiges de leur passé et, vaincus, poursuivre leur chemin.

Qui sont ces êtres? Eddie, un cowboy à chapeau et éperons qui trimballe ses chevaux aux quatre coins de l'Amérique; un restant de cowboy qui pratique son coup de lasso sur le juke-box d'El Royale, un nomade qui a parcouru 2 482 miles pour May la cuisinière du motel qui l'a trop attendu et ne croit plus aux promesses de vie nouvelle dans le Wyoming. Malgré les séparations, les crises et les aveux, ces deux-là se retrouvent toujours. «Forever connected», liés à jamais.

En quelques heures, du soleil couchant à la nuit noire, May et Eddie essaient de régler leurs comptes en évoquant leur histoire qui ne ressemble pas à celles des autres (à moins qu'au fond elle ne leur soit tout à fait semblable?). Amoureux d'abord, ils ont ensuite découvert qu'ils avaient le même père, le joueur d'harmonica du début qui les suit, qui les épie, qui s'amuse de leurs violences.

Entre ces trois personnages et Marty, un cavalier de service de May catalyseur de l'action, avec beaucoup d'alcool et dans un lieu unique (si l'on excepte les lieux du souvenir) se livre une bataille sans issue et trop souvent recommencée.



Sam Shepard

Pour la cinquième fois, Robert Altman transpose une pièce de théâtre à l'écran. Sam Shepard, scénariste du *Paris, Texas* de Wim Wenders, adapte son propre texte et interprète le rôle d'Eddie entouré de Kim Basinger, Harry Dean Stanton et Randy Quaid. Inutile de palabrer sur le travail d'adaptation, sur les différences entre les deux œuvres. Qu'il suffise de dire que si on connaît la pièce, le film décevra peut-être, sinon on risque d'être fasciné par des personnages un peu fous mais tellement émouvants et par une confrontation explosive. *Fool for love* est une synthèse de l'univers «shepardien», un ramassis des thèmes de la mythologie «made in USA»: l'Ouest, l'errance, la famille, la violence, l'American Dream. À juste titre qualifié de successeur des Tennessee Williams, Eugene O'Neil et Edward Albee, Sam Shepard met en scène

des hommes et des femmes victimes de forces qui les dépassent, marqués par le destin, comme ceux de la tragédie grecque.

L'auteur et le réalisateur ont choisi de construire leur film sur un jeu de dualités. Non seulement les personnages sont-ils mus par des contradictions profondes mais l'écriture même de *Fool for Love* cultive des oppositions, des chocs nés de la rencontre de l'image et du dialogue, du réel et de l'imaginaire, du passé et du présent de la narration.

Comme May et Eddie après chaque round de leur affrontement, le spectateur doit constamment se rajuster, trouver sa place et continuer sa chasse aux vérités. *Fool for Love* n'est pas de tout repos; pas de clefs ni de réponses faciles à la complexité des gens. Eddie et May eux-mêmes ne comprennent pas très

bien ce qui les pousse à reprendre la rengaine. «Forever connected», par le sang, par l'amour, par une douleur commune, par un nœud mystérieux. Eddie ne peut s'empêcher de revenir à May. Coincé entre son affection pour elle et l'appel de la route, il voudrait se convaincre que tout s'arrange, pourtant il s'enfuit. «Les histoires qu'on invente sont vraies pourvu qu'on y croit!» dit-il à Marty; mais quand vient l'instant de l'implacable lucidité, il se sauve. Adolescent, il lisait Kerouac, il regardait son père malheureux, bête en cage attendant l'évasion.

Shepard donne à Eddie des expressions illisibles, des réactions inattendues, des tics de langage qui nous font sentir son mal indéfinissable, son doute, les émotions à vif de son passé accablant. Shepard prend tous les risques et démontre à nouveau un talent d'acteur hors de l'ordinaire; il allie ici le cynisme, la sensibilité, la fougue et le trouble des plus grands héros du cinéma américain.

May en a assez des «histoires» d'Eddie. Elle ne veut plus entendre ces projets de vie calme et de ferme lointaine parce qu'elle sait qu'ils cachent une roulotte sordide et l'attente solitaire; plutôt El Royale du moins pour un temps. L'heure des compromis est révolue. Effectuant le bilan de sa relation avec Eddie, May dit: «Either I loved you or I didn't. Now I plain don't love you.» À tour de rôle, je t'aimais et je ne t'aimais pas. Aujourd'hui je ne t'aime pas tout simplement. Quand Eddie fait semblant de partir, May se précipite pour le retenir... Forever connected.

Kim Basinger est l'interprète idéale de la vulnérabilité et de la force de son héroïne et de la peur qu'Eddie provoque en elle. Dans chacun de ses mouvements se devinent le poids de la vie, la fatigue qu'elle éprouve. May ne se laissera pas abattre, elle survivra, elle est habituée de faire sa valise et d'arpenter l'Amérique.

Rôdant autour d'eux, le père «the old man», fantôme à qui l'on parle ou qu'on ignore. Sorti du passé et de l'imagination de ses enfants, le vieux assiste aux chicanes et intervient à l'occasion quand il se sent trahi. Lui aussi se réclame de la «connection»; en fait, une série de flashes-backs nous apprend qu'il en est l'origine. Grâce aux souvenirs des enfants, nous connaissons la vie du père: deux femmes, deux villes, deux familles, tantôt avec l'une tantôt avec l'autre

et bien sûr deux enfants. Pour se défendre d'avoir mené cette double vie, d'avoir entretenu ce double mensonge, il dit: «C'était le même amour mais divisé en deux.»

Altman a justement recours à une division lorsqu'au point culminant du drame Eddie et May racontent leur histoire. Ayant préservé presque intégralement deux monologues de la pièce, le réalisateur les illustre d'images qui les contredisent et qui décrivent la transformation des faits qu'opèrent les personnages. Mémoire qui flanche? Mensonges? Modifications pratiques? A chacun de choisir. Ce hiatus entre la voix et l'action montre qu'Eddie a bien raison, que «les histoires qu'on inventent sont vraies pourvu...» Mais il montre en plus comment le passé continue de vivre avec nous à chaque instant.

Altman ponctue son film de courtes scènes qui se déroulent au motel, jouées par des acteurs muets, sous les yeux des héros. Le spectateur comprendra qu'il s'agit d'épisodes de l'enfance de May. Cette dernière serra dans ses bras la fillette qu'elle fut vingt ou trente ans plus tôt tout comme le père se verra, rajeuni d'une trentaine d'années, quitter le motel au volant d'une vieille Plymouth amenant avec lui sa petite May.

Shepard fait dire à Eddie que son père a disparu depuis longtemps et que personne ne l'a jamais revu: le personnage magistralement joué par Harry Dean Stanton est donc un revenant, produit de la fusion du

passé au présent et de l'imaginaire au réel.

Que le lecteur ne s'inquiète pas, le talent d'Altman est à 2 482 miles de la pédagogie et de la philosophie. Toutes ces considérations sur le temps et la vérité sont polies et unies à une véritable œuvre d'art sans trace de «didactisme». Le spectateur, pour peu qu'il le veuille, se laissera emporter dans ce monde à l'image du nôtre où chacun s'isole avec sa propre histoire. Cet isolement, la photographie de Pierre Mignot l'accentue; on se parle séparé par des portes, des fenêtres, des grilles. La caméra se déplace d'un acteur à l'autre et rares sont les cadrages qui embrassent May et Eddie. L'utilisation de couleurs crues aide à composer l'atmosphère dérangeante, renforcée par un décor déprimant, copie conforme des établissements à bon marché en retrait des nationales du sud.

Huit chansons western écrites et interprétées par Sandy Rogers, la sœur de Shepard, annoncent ou terminent chaque étape de **Fool for Love**; elles s'intègrent au film à merveille. La voix nasillarde de la chanteuse et les mélodies des complaintes restent avec le spectateur bien après qu'il ait quitté la salle.

D'ailleurs, un des traits les plus remarquables du film est ce pouvoir de demeurer avec nous une fois les lumières allumées. Et, par le temps qui court, c'est si rare de rentrer chez soi avec les personnages de la salle obscure «forever connected».

Kim Basinger

